# L'ABBAYE DE LA CAMBRE




1. La porte d'entrée de l'abbaye 1760.

# AVANT PROPOS

La *Ligue des Amis de la Cambre* a été fondée à Bruxelles en mars 1921 et solennellement inaugurée, le 25 mai, dans la salle gothique de l'Hôtel de ville de Bruxelles, en présence des ministres, du gouverneur de la Province, des bourgmestres de Bruxelles et d'Ixelles, de plusieurs notabilités et d'un public aussi choisi que nombreux. Son succès fut tel qu'en quelques semaines elle vit affluer près de mille adhésions et elle se réjouit aujourd'hui de voir dans ses rangs plus de quinze cents membres appartenant à toutes les classes de la société.

Elle est dirigée par un comité exécutif présidé par *le général Baron Jacques*, assisté de deux vice-présidents, *M. le comte d'Arschot-Schoonhoven*, chef du Cabinet de S. M. le Roi, ministre plénipotentiaire, et *M. G. Des Marez*, membre de l'Académie royale de Belgique, archiviste de la ville de Bruxelles, professeur à l'Université libre. Le Secrétariat a été confié aux soins de *M. O. Cornet*, directeur au Ministère des sciences et des arts, 93, avenue des Saisons, à Bruxelles-Ixelles, et la gestion de la caisse sociale à *M. Ch. Terlinden*, professeur à l'Université de Louvain.

Trois autres comités ont été institués à côté du Comité exécutif, le *Comité de haut patronage*, le *Comité d'Honneur* et le *Comité des Dames patronnesses.*

La *Ligue* a pour but de défendre les intérêts de l'ancienne abbaye de la Cambre, la dernière abbaye des environs de Bruxelles qui soit encore debout et monument national de tout premier ordre. Elle organise des conférences, des visites à la Cambre, des séances musicales et des expositions d'œuvres en rapport avec le but qu'elle poursuit.

Elle se propose de donner au cours du présent hiver 1921-1922 un cycle de six conférences, qui seront ensuite publiées par ses soins. Le présent fascicule inaugure la série de ces publications. Il reproduit la conférence qui fut donnée à la séance d'inauguration par M. Des Marez et développée par lui dans des causeries ultérieures, qui servirent de préparation à la visite de la Cambre. L'auteur y expose le problème dont la *Ligue* poursuit la solution et y retrace à grands traits l'histoire générale de l'abbaye.

Suivront :

1. *Le siècle de saint Bernard et la vie cistercienne à la Cambre*, par le R. P. de Moreau, S. J.
2. *La vie intérieure à la Cambre*, par M. Charles Terlinden, professeur à l'Université de Louvain.

3 *La vie mystique à la Cambre et saint Boniface*, par M l'abbé Proost.

4. *Le Trésor dispersé de la Cambre*, par M. G. Des Marez, vice-président de la Ligue.

5. *Les jardins abbatiaux des XVII^e et XVIII^e siècles et spécialement les jardins étagés de la Cambre* par M. Buyssens, architecte-paysagiste, inspecteur des plantations de la ville.

6. *Les abbayes-sœurs des environs de Bruxelles*, par M. Sander Pierron, homme de lettres.

La *Ligue* espère que ces publications, qui sont des œuvres de vulgarisation scientifique, recevront auprès du public un accueil empressé.

Elle a mis aussi en vente, au prix de 1 fr. 00, des carnets de cartes illustrées reproduisant le site actuel de la Cambre, les objets d'art provenant de l'ancienne abbaye et les œuvres des artistes contemporains qui ont reproduit par le burin et par le pinceau ses coins les plus pittoresques.

On peut se les procurer au Secrétariat, 93 avenue des Saisons, et dans toutes les bonnes librairies.

La *Ligue* adresse un vibrant appel au public afin que toutes les volontés se joignent en un seul faisceau et l'aident à réaliser pleinement son programme.






2. Le Palais abbatial de style Louis XV (1760).

# L'ABBAYE DE LA CAMBRE

De toutes les abbayes qui jadis entouraient la ville de Bruxelles — Rouge-Cloître, Groenendael, Val-Duchesse, Forest, Bootendael — il n'en reste plus qu'une seule, l'abbaye de la Cambre, délicieusement située dans la vallée du Maelbeek, près de la source même de cette rivière. Elle a échappé comme par miracle à la dévastation générale des monastères qui, ici, plus peut-être que partout ailleurs, ont été victimes de l'indifférence des hommes ou bien même — disons-le — d'un odieux vandalisme. Elle se trouvait autrefois en dehors de nos remparts, tout encadrée de verdure, à l'orée de la forêt de Soignes, dont elle marquait en quelque sorte l'entrée du côté de la ville. Aujourd'hui elle est comprise dans l'agglomération même et les maisons ne tarderont pas à l'encercler. Quel sort lui réserve-t-on ? Sans doute, après la campagne menée — voilà plus de dix ans — pour la sauver de la destruction, ou tout au moins pour lui épargner des mutilations qui auraient infailliblement détruit son cadre ancien, plus personne n'osera élever la voix pour requérir contre elle un arrêt de mort. On l'osera d'autant moins que la fondation récente de la *Ligue des Amis de la Cambre* a suscité au sein de la population bruxelloise un tel enthousiasme

qu'en moins de trois semaines elle comptait plus de mille membres, et que dans quelque temps elle en comptera le double. Il importe cependant de veiller, car si les bâtiments claustraux proprement dits sont dans un état de conservation relative, il n'en est pas de même de l'église et du cloître, littéralement menacés de ruine. C'est pour leur défense et leur restauration prompte et immédiate que tous les amis de l'histoire, de l'archéologie, de l'urbanisme, ont confondu leurs efforts dans une seule et même association de protection. En 1910 et 1911, au moment où la lutte était la plus âpre, parce qu'elle était décisive, les journaux firent vaillamment leur devoir. De chaleureux articles parurent sous la signature de Jean d'Ardenne et d'Auguste Vierset dans *la Gazette*, de M[me] Vandervelde dans *le Peuple*, de Georges Verdavaine dans *l'Indépendance belge*, d'Arthur Cosyn dans le Touring Club, d'autres, non signés ou signés d'initiales, dans *l'Etoile belge*, *le National*, *le Soir*, ou dans des revues, parmi lesquelles nous nous plaisons à signaler, en première ligne, *Tekhné,* qui voulu bien accueillir et illustrer un article de combat que nous publiâmes en 1911. Aujourd'hui encore la presse entière appuie les efforts de la jeune Ligue et c'est pour aider à son plein succès que nous écrivons cet article, afin de mettre en relief, une fois de plus, toute la valeur historique, archéologique et esthétique de l'antique abbaye.

Ce fut en l'an 1201 que l'abbaye de la Cambre fut fondée. Le XII[e] siècle avait vu s'élever dans le Brabant toute une série de monastères nouveaux. Jusque-là la région centrale de la Belgique n'avait pas participé à la vie monastique, pas plus qu'elle



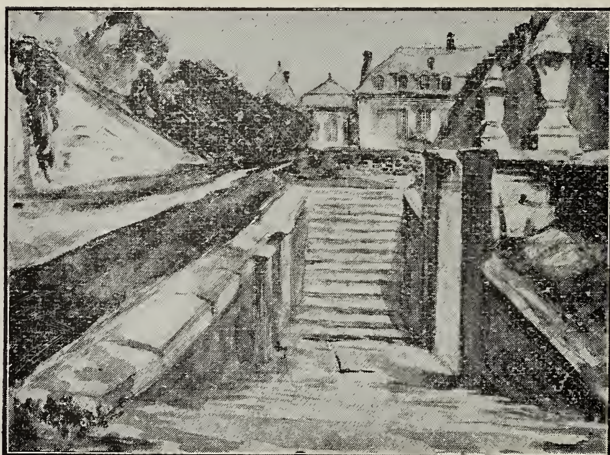
3 Le Cloître.
Début du XVIIe siècle.

D'après un dessin de R. Van de Sande.

Nous remercions le Touring Club de Belgique des clichés qu'il a bien voulu nous prêter.



4. Le grand escalier des jardins étagés
de style Louis XIV ( vers 1730 ).



5. L'escalier conduisant aux jardins étagés ( vers 1730 ).
D'après des aquarelles de R. Van de Sande,

ne s'était associée activement à l'efflorescence urbaine qui avait transformé en une pépinière de villes, dès le IX$^{e}$ siècle, la vallée mosane et surtout le bassin de l'Escaut et de la Lys. Les grandes institutions monastiques de l'époque mérovingienne et carolingienne avaient été fondées, toutes, dans la partie wallonne du pays — Sainte-Gertrude à Nivelles, Sainte-Waudru à Mons, Saint-Hubert et Stavelot-Malmédy dans les Ardennes, Lobbes sur la Sambre — ou bien dans les riches plaines de Flandre et d'Artois, Saint-Pierre et Saint-Bavon à Gand, Saint-Bertin à Saint-Omer, Saint-Vaast à Arras. En Brabant, chose curieuse, aucune abbaye ne s'était formée, et il fallut attendre l'extrême fin du XI$^{e}$ siècle, et surtout le XII$^{e}$, pour voir germer, au cœur de la Belgique, les premières institutions monacales.

C'est qu'à cette époque précisément un mouvement monastique impétueux secoue l'Europe. Deux grands saints apparaissent comme des fondateurs d'ordre : saint Norbert, qui crée l'ordre des Prémontrés et dont les disciples élèvent Grimberghen en 1127 et Parc en 1129, et saint Bernard, dont l'action fut plus éclatante encore. Il propagea avec ardeur la règle de Citeaux, vint en personne, et à différentes reprises, dans le Brabant, où il choisit Villers comme centre de rayonnement de la propagande cistercienne.

La fondation de la Cambre se rattache à ce grand mouvement mystique du XII$^{e}$ siècle. Elle en fut même une dernière et glorieuse efflorescence.

A la fin de cette époque vivait à Bruxelles une femme qui se nommait Gisèle. Eprise d'idéal, elle conçut le projet de fonder aux portes de Bruxelles un monastère de femmes qui chercheraient dans la prière et suivant les prescriptions de saint Bernard

le moyen d'assurer leur salut éternel. Son zèle, hélas ! se heurta à l'opposition systématique des chanoines de Sainte-Gudule. Gisèle, alors, s'en alla frapper à la porte de Villers et implorer la protection des moines. Villers était encore, à ce moment, dans toute sa ferveur première et dans son enclos vivaient dans le mysticisme et dans l'exaltation religieuse des moines que les générations subséquentes ne tardèrent pas à reconnaître comme des saints, Abond de Huy, Arnulf de Bruxelles, célèbres dans les annales du monastère par leurs macérations et leur ascétisme.

Précisément au moment où Gisèle arriva à Villers, un moine Godefroid le Sacristain venait de mourir. A sa mort, des religieux et des religieuses étaient entrés en extase, avaient eu des visions, si bien qu'aucun doute ne paraissait possible sur la sainteté du défunt. Son vêtement de chœur passait pour une relique. Le portier du monastère en recouvre Gisèle. Munie de se précieux talisman, l'ardente néophyte vaincra désormais tous les obstacles. Revenue à Bruxelles, elle se préoccupe aussitôt du choix d'un emplacement pour y bâtir sa retraite. La règle de Citeaux ordonnait de se fixer loin des hommes, dans la solitude des bois, dans quelque clairière, près d'une source jaillissante ou le long d'une rivière. Gisèle erra dans la vallée sauvage du Maelbeek, dont les coteaux abrupts étaient couronnés de forêts, mais au fond de laquelle coulait une eau claire et abondante. Elle laissa tomber son choix sur un emplacement magnifique, près d'un petit étang qui existe encore et qui renferme la source même du Maelbeek. Elle s'empressa d'y élever, en 1201, un petit oratoire, en compagnie de quelques femmes qui s'étaient attachées à ses pas, assistée aussi dans son entreprise par quelques religieux que Villers lui avait

envoyés pour l'instruire dans la règle et l'aider de leurs conseils. La Cambre était fondée.

Le duc de Brabant, Henri I$^{er}$, s'intéressa vivement à la nouvelle fondation. Pendant que l'évêque de Cambrai distribue des avantages spirituels, lui-même s'empresse d'assurer leur subsistance matérielle En 1201, il fait don aux religieuses du terrain même sur lequel s'élevait leur monastère, il y ajoute trois manses de terre et de bois, une dîme, un peu plus tard des terres encore, et en 1210, il met le comble à toutes ses largesses en cédant les étangs mêmes d'Ixelles, ainsi que le moulin qu'il y avait fait construire.

Le domaine de la jeune communauté se formait, s'arrondissait. Des générosités nouvelles et répétées de la part des grandes familles nobles du Brabant, de la part aussi des riches bourgeois de Bruxelles, l'accrurent sans cesse. Je remplirais un volume si je devais énumérer dans le détail les innombrables donations en terres, en prairies, en bois, qui furent faites à la Cambre. Je me contenterai de dire qu'au moment de sa suppression, elle était une des abbayes les plus riches du Brabant, la cinquième en richesse, si je ne me trompe. Son enclos seul avait une contenance de 93 hectares Ses autres biens étaient disséminés à travers le Brabant ; ils furent magnifiquement décrits et illustrés de superbes dessins dans un livre terrier entrepris, en 1711, sur l'ordre de l'abbesse Ernestine de Gand-Vilain, et qui est visible, aujourd'hui, à la Bibliothèque royale.

Une institution religieuse pour croître rapidement, attirer les pèlerins et avec eux les offrandes, avait besoin de saints. La Cambre ne tarda pas à avoir les siens. La bienheureuse Alice de Schaerbeek y vint mourir en odeur de sainteté, y mourut aussi

Godefroid le Chapelain dont Thomas de Cantimpré, qui le connut spécialement, rapporte dans son livre 2 des Abeilles que l'on entendit à sa mort le chant mélodieux des anges, mais l'arrivée de l'évêque de Lausanne, Boniface, fut entre tous un événement sensationnel qui eut sur les destinées de la jeune communauté de la Cambre une influence décisive, Boniface était un enfant de Bruxelles ; il était né au Cantersteen, fils d'un orfèvre. Il s'en alla étudier à l'Université de Paris, devint évêque de Lausanne, mais il fut obligé d'abandonner son siège épiscopal à la suite de troubles intérieurs. Il revint alors dans sa ville natale et se retira à l'abbaye de la Cambre, où il vécut pendant dix-huit années et y mourut, en 1265, vénéré comme un saint. Il guérissait, disait-on, de la fièvre et du typhus, et sur l'emplacement où s'était élevée sa cellule on construisit une petite chapelle qui fut plusieurs fois refaite au cours des siècles et qu'on pouvait voir encore dans ces toutes dernières années, avenue Duray, ornée d'une façade Louis XVI. On y voyait les armoiries de l'abbesse Snoy, qui l'avait transformée en 1781, et on y lisait cette inscription commémorative *S. Bonifacius hoc in loco XVIII annis vixit.* (*En cet endroit saint Boniface a vécu pendant dix-huit ans*), touchant rappel d'un lointain et grand souvenir ; des ifs taillés en décoraient jadis l'entrée et de nombreux pèlerins vinrent s'y prosterner. Tous les ans, à la fête du saint, on y célébrait une messe solennelle en son honneur et les religieuses y apportèrent en procession la châsse renfermant ses précieuses reliques. Aujourd'hui, elle a disparu; seules, quelques briques en indiquent encore l'emplacement. Un particulier l'a emportée pendant la guerre, pierre par pierre, dans l'intention, sans doute, de la restituer un jour à la paroisse,



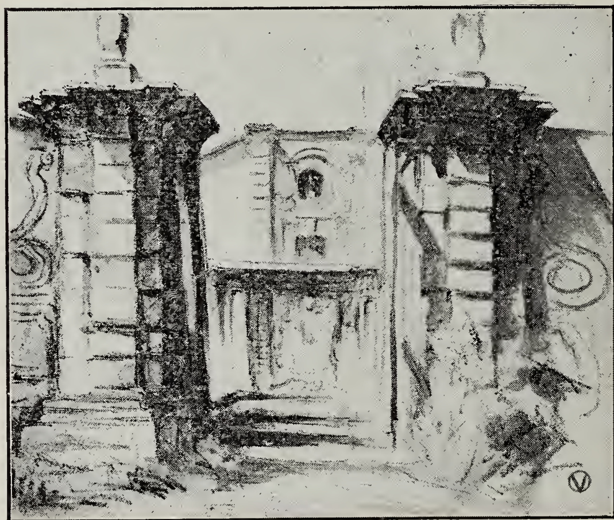
6. Le chevet du chœur de l'église abbatiale de la Cambre de la fin du XIVe siècle.

( La future église paroissiale de Saint-Philippe de Néri ).

D'après une lithographie de R. Van de Sanle. Mars 1921.



7. Le Pavillon Louis XV (1760).



8. L'entrée des jardins étagés, de style Louis XIV (vers 1730).
D'après un croquis de R. Van de Sande.

de la réédifier dans l'enclos et d'en faire de nouveau le rendez-vous consolant des âmes qui croient et qui prient.

A la période glorieuse succéda la période des épreuves. Pendant les troubles du XVIe siècle, les religieuses durent abandonner leur retraite et se réfugier à l'intérieur de la ville. Leur monastère fut incendié par les Espagnols, qui voulurent empêcher les gueux de s'y fortifier.

En 1599, les cisterciennes rentrèrent dans leur couvent dévasté. Philippe II, Albert et Isabelle les aidèrent dans leur œuvre de restauration, mais au XVIIe siècle, période troublée par une série de guerres interminables et désastreuses, elles furent obligées, à quatre reprises, de s'enfuir de leur monastère.

Enfin, après tant de tribulations, le calme revint. Le XVIIIe siècle fut une période de paix, pendant laquelle les abbesses s'appliquèrent à reconstruire l'abbaye dans le style français en honneur à cette époque.

Cette rénovation architecturale ne fut, toutefois, pour la vieille abbaye qu'un dernier et éclatant rayon de crépuscule. A peine Séraphine Snoy avait-elle vu se réaliser ses plans de construction que la Révolution française vint signifier aux communautés religieuses leur acte de dissolution. Les cisterciennes de la Cambre se retirèrent dans leur famille, emportant ce qu'elles avaient de plus précieux, notamment la châsse avec les reliques de saint Boniface, qu'elles cachèrent chez Delhaye, l'hôte de la Maison Blanche, à Ixelles. Elles emportèrent aussi le calice de saint Boniface, des reliquaires, et une somme de 14,000 florins qu'elles se partagèrent. Le 20 octobre 1796, par décret de la République, la Cambre fut supprimée et ses biens vendus comme biens nationaux. Un carrossier célèbre

de Bruxelles, Jean Simons, les acheta, ainsi que les étangs.

Le vaste enclos fut divisé et on y établit deux fermes, qui disparurent en 1810, après que le gouvernement eut racheté l'ancien domaine abbatial pour y installer un dépôt de mendicité, transformé en 1825, en colonie agricole.

La colonie ne subsista pas longtemps, et on en revint au dépôt de mendicité. En 1870, les reclus furent dirigés sur Bruges, sur Merxplas et sur Ruysselede, et les bâtiments convertis en Ecole militaire et en Institut cartographique. L'Ecole s'en alla en 1908. L'Institut resta et s'y trouve encore. Pendant l'occupation, les Allemands s'installèrent dans la vieille abbaye et aujourd'hui elle est occupée par l'Institut cartographique, commandé par le colonel Seligmann, par une brigade mobile de gendarmes sous les ordres du commandant Bourguignon, par le Musée de la Guerre, dirigé par le général-major baron de Jamblinne de Meux, et par le presbytère, habité par M. l'abbé Carton de Wiart, curé de Saint-Philippe de Néri.

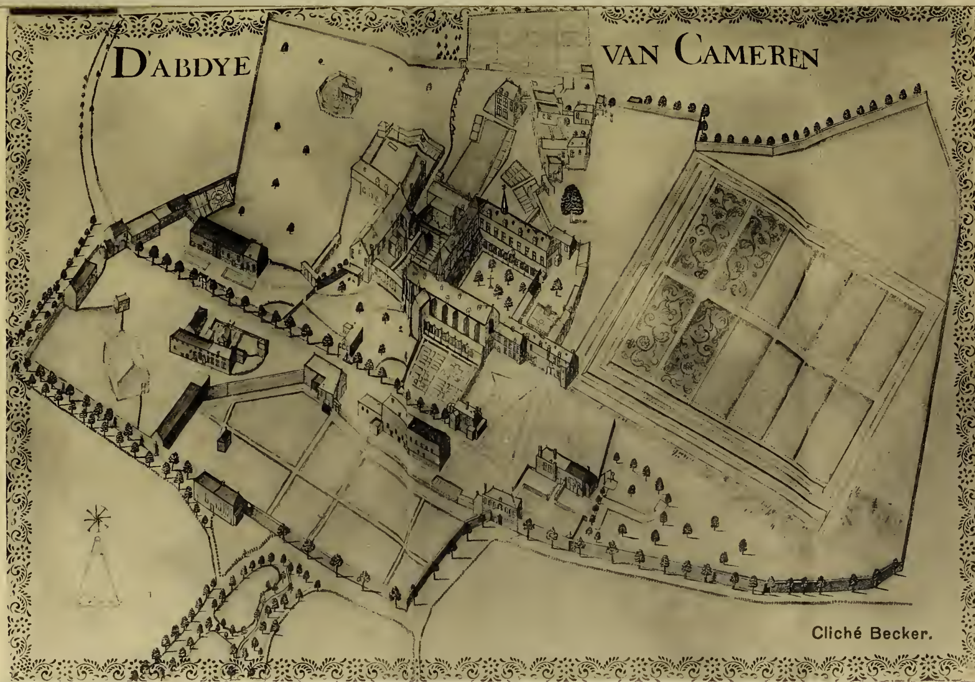
De grands souvenirs s'attachent au monastère disparu. Déjà nous avons signalé deux noms : saint Boniface, qui fut mêlé aux luttes qui mirent aux prises, au XIII[e] siècle, la Papauté et l'Empire ; Alice de Schaerbeek, une mystique, contemporaine de Boniface, que la légende populaire a grandie et entourée d'une auréole de sainteté.

Dans la liste des abbesses et des religieuses nous relevons les noms les plus éminents de l'armorial belge. Mainte fille noble, fuyant le monde, vint prendre le voile à la Cambre. Parmi les abbesses figurent Marie de Ligne, Catherine de Grimberghe, Madeleine d'Ittre, Elisabeth de Berghes, Françoise d'Alsace-Boussu,

Ernestine de Gand-Vilain, Isabelle de Grobbendonck, Louise Deliano y Velasco ; la dernière abbesse s'appelait Séraphine Snoy. Parmi les simples religieuses des noms illustres, Hélène d'Auxy, Anne et Madeleine de Lalaing, Marie d'Egmont, Marguerite de Hornes, Madeleine d'Hoogstraeten, Cécile et Marie Van der Noot, Adrienne de Busleyden, Eléonore de Thiennes, Régine de Beaufort, et d'autres noms encore.

Nos souverains et nos gouverneurs généraux ne cessèrent de s'intéresser à la Cambre. Ils y vinrent même souvent et se plurent à orner son église de dons magnifiques. Charles-Quint offrit une verrière à ses armes. Tous les ans, à Pâques, Marguerite de Parme vint faire ses dévotions à la tombe de saint Boniface, accompagnée d'une suite nombreuse qui se prosternait, les bras étendus, devant la vénérable sépulture. Après la décapitation du comte d'Egmont, son infortunée veuve, Sabine de Bavière, se retira à la Cambre avec ses onze enfants, plongée dans la douleur et dans la pauvreté. Ce fut là qu'un matin le bourreau de son mari, le duc d'Albe, se présenta pour la voir, entrevue émouvante dont les témoins oculaires nous ont gardé le souvenir.

Après les années de deuil, de sang et de larmes qui, pendant plus de quarante ans, avaient désolé les Pays-Bas, la paix revint avec les archiducs Albert et Isabelle, dont les figures se détachent en contours sympathiques sur le fond de notre histoire. Ils pansèrent de leurs mains royales les blessures que la Cambre avait reçues pendant la période troublée des guerres de religion, aidant à relever l'église et à reconstruire le cloître, ornant de vitraux les fenêtres du chœur, accordant des subsides, permettant de couper dans la forêt de Soignes les bois nécessaires à la




9. Vue à vol d'oiseau de l'abbaye de la Cambre, d'après l'*Atlas des biens*, vers 1710.
(Comparer à la fig. 12 et 15).

charpente des toitures. L'Infante, qui aimait à visiter les couvents, y vint souvent, afin de goûter sous les magnifiques ombrages de la Cambre la joie du repos et le charme de la solitude.

Mais voici que des souvenirs plus rapprochés de nous surgissent. De l'Ecole militaire, fondée à la Cambre en 1872, sont sortis nos officiers les plus distingués. Nous nous souviendrons toujours, non sans émotion, que les hommes qui ont conduit notre armée à la victoire se sont formés à l'école de la Cambre. Je n'ose citer des noms de crainte d'en oublier un seul, mais je voudrais citer cependant celui d'un héros que nous vénérons tous et qui commanda l'Ecole, le général Leman. Ne nous contentons pas d'élever des tombeaux en l'honneur de nos morts glorieux, sachons respecter aussi le cadre dans lequel ils ont vécu.

*
* *

L'abbaye de la Cambre n'a pas que des titres historiques à faire valoir. Elle s'impose à nous par son *intérêt archéologique*.

Des bâtiments primitifs, faits de terre, de bois et de chaume, comme le voulait d'ailleurs la règle cistercienne, il ne reste rien évidemment. Le temps a emporté depuis des siècles ces frêles constructions. La partie la plus ancienne date de la fin du XIV^e^ siècle. C'est l'église, de style ogival, un intéressant exemple d'architecture brabançonne. Elle est longue de soixante mètres environ et large de douze, décrivant une croix latine parfaite. A l'intersection du chœur et du transept s'élevait jadis un élégant clocheton que nous apercevons sur les gravures anciennes. Le gâble de la façade avait ses rampants décorés de

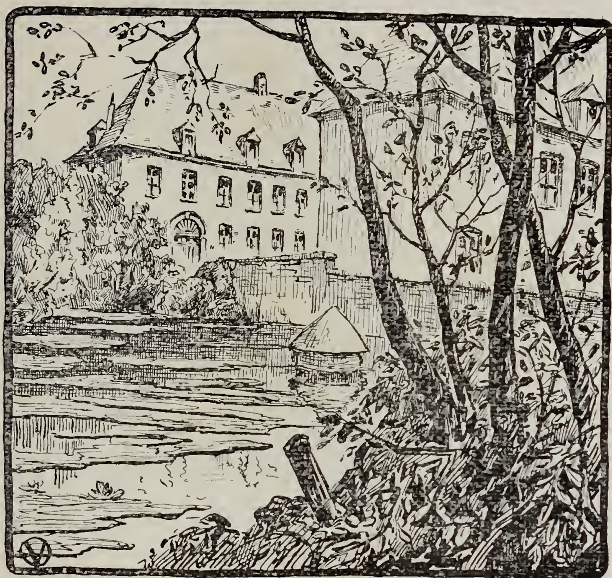
feuilles de chou frisé et terminés par un gros fleuron ; dans le mur même, trois niches trilobées où s'attristent des statues de saints mutilées. On reconnaît tout de suite parmi elles la Vierge, la protectrice suprême de cette *Camera Beate Virginis,* mais quoique mutilées, ces restes ne laissent pas d'être intéressants. Ils révèlent, par leurs plis ondoyants et la disposition de leurs draperies, des spécimens de notre statuaire de la fin du XIV^e^ siècle ou du début du XV^e^, précisément cette curieuse époque de transition pendant laquelle notre sculpture se dégage de l'influence française pour acquérir une individualité propre.

Mais continuons notre examen. La verrière qui éclaire si largement la façade n'appartient pas à la construction primitive. Un architecte de 1400 ne l'aurait pas conçue dans des propoitions aussi vastes. Elle remplace une première baie qui devait être plus étroite, celle-là même que Charles-Quint orna de ses armoiries. Elle date de 1609, comme l'indique du reste le millésime inscrit dans la gorge de l'arc brisé. Devant l'entrée, un portail Louis XIV, du plus gracieux effet, avec colonnes, chapiteaux corinthiens, niches et fronton brisé, nécessaire, on s'en aperçoit immédiatement, pour relier harmoniquement entre elles les constructions du XVIII^e^ siècle qui entourent la cour d'honneur. L'intérieur de l'oratoire est lamentable à voir. La chute d'une voûte de parade, établie au XVIII^e^ siècle, a mis à découvert les poutres maîtresses en chêne qui soutenaient jadis un plafond en bois, ces mêmes poutres qu'on s'en alla couper dans la forêt de Soignes, vers 1600, avec l'autorisation des archiducs. On y voit encore des traces de polychromie et l'on remarque sur la partie supérieure des murs qui les soutiennent, des restes de

fresques qu'une main peu habile y traça en contours simples, probablement à l'époque de la restauration de l'église au début du XVII$^{e}$ siècle. Ailleurs, on voit l'appareil même des murs, fait de grès lédiens et aussi de blocs ferrugineux trouvés dans une carrière voisine, aujourd'hui épuisée, mais dont un filon est encore visible dans les terrains de l'avenue Duray. C'est dans l'abside de forme pentagone, à droite, que s'élevait jadis le tombeau de saint Boniface et dans le pavement brisé gisent encore deux immenses pierres tombales. Lorsqu'on releva l'église de ses ruines, peu après 1600, on se contenta de couvrir la nef d'un simple plancher. Plus tard, au XVIII$^{e}$ siècle, sans doute vers 1760, lors de la modernisation générale de l'abbaye entreprise par Séraphine de Snoy, on établit une voûte cintrée en plafonnage en dessous du plancher existant. On transforma, et peut-être même reconstruisit-on complètement à la même époque, la voûte du chœur, à laquelle on donna la forme, l'élévation et le décor de la voûte en stuc de la nef. On la raccorda à cette dernière par un arc triomphal en plein cintre, si bien que l'église était recouverte dans toute sa longueur par une même voûte cintrée, de style Louis XIV, aux arcs doubleaux ornés de vagues caissons moulurés Seuls les bras du transept ont des voûtes qui paraissent anciennes, quoique remaniées, du moins l'une d'elles, probablement au XVII$^{e}$ siècle. Le bras gauche est accessible du côté de l'église ; le bras droit a été détaché de la nef et converti en sacristie ou en salle capitulaire, mais dans l'un et dans l'autre bras on rencontre, dans les angles, des culs-de-lampe vraiment curieux. Ils représentent les uns, les docteurs de l'église, les autres, de simples mascarons

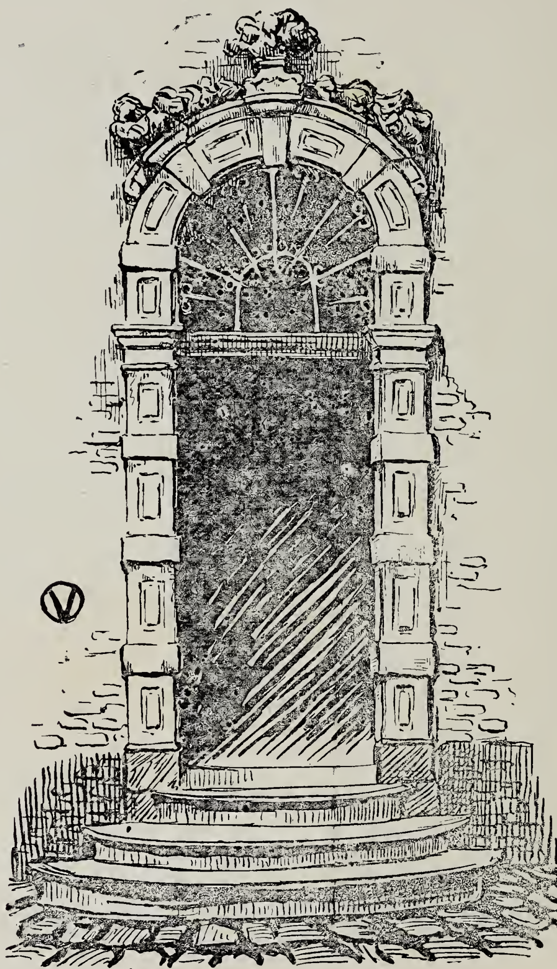
soutenant des sujets allégoriques. Comme clefs de voûte, à gauche, des armoiries d'abbesse finement ciselées, une ajoute du XVII^e siècle, et à droite, un saint Bernard (?) beaucoup plus ancien. Les chapiteaux des colonnes sont ornés d'une couronne de feuillage en très grand relief et d'une forme peu commune. Dater ces morceaux de sculpture avec précision serait pour le moment difficile, mais il ne serait peut-être pas téméraire de les faire remonter, du moins certains d'entre eux, au XIV^e-XV^e siècle (fig. 13). Un jour, en grattant les épais badigeons qui recouvraient les murs, on découvrit des peintures murales aux couleurs vives mais tellement détériorées qu'il était impossible de les identifier. On crut y voir un saint Boniface, le grand saint qui illustra le monastère, et une abbesse. Tout autour des murs de la nef courait une boiserie de style Louis XV et Louis XVI, avec des confessionnaux encastrés, et dans le chœur des religieuses se voyaient des lambris ornés des médaillons des douze Apôtres. Tout ce décor se trouve aujourd'hui à l'église de Wambeke, tandis que les grilles merveilleusement travaillées qui séparaient le chœur du reste de l'église, et le maître-autel en albâtre où se voit la Passion du Christ, don vraiment royal des Archiducs, ornent le pourtour du chœur de la collégiale de Sainte-Gudule.

Quel était l'aspect extérieur du monastère avant les destructions du XVI^e. siècle ? Nous l'ignorons. Le premier document détaillé qui nous soit parvenu date du début du XVIII^e siècle. Il se trouve dans le magnifique album des biens de la Cambre que l'abbesse de Gand-Vilain fit exécuter vers 1711 (fig. 9). La cour d'honneur n'existe pas encore et les jardins étagés



10. Vue de la source du Maelbeek. communément appelée la Marc aux canards.

D'après un dessin de R. Van de Sande.



11. Une porte du type italo-flamand ( XVIIe-XVIIIe siècle )

sont à peine esquissés, mais l'église, le cloître et les bâtiments conventuels environnants y apparaissent dans des contours très nets. Le cloître se trouve au sud de l'église, comme il convenait dans la règle de Citeaux, et tout autour de ses galeries, toujours dans l'ordre consacré par la règle, la salle capitulaire à l'est, le réfectoire avec son clocheton au sud, à l'ouest, mais séparés par une bande de terrain, les bâtiments réservés aux sœurs converses et aux étrangers. Ce cloître était le cœur même du monastère, le préau sacré, fermé aux profanes, où seules les moniales méditaient et priaient. La première architecture, de style gothique primaire, devait être belle à en juger par les vestiges qui subsistent encore, mais l'ouragan du XVI$^{e}$ siècle passa sur lui comme sur le reste de l'abbaye et il ne l'épargna point. Il fut réédifié sous les archiducs Albert et Isabelle, tout au début du XVII$^{e}$ siècle, et avant l'épouvantable guerre qui éclata en 1914, ses galeries aux arceaux de stuc étaient encore toutes debout. Depuis, des forces hostiles se sont acharnées contre lui, car il a des ennemis le pauvre cloître, et on s'est mis à le démolir méchamment, en cachette, comme si on accomplissait une mauvaise action. Cependant des démarches pressantes l'avaient soustrait, en 1911, à la condamnation à mort qu'un premier projet de restauration de l'église avait prononcée contre lui, mais dans la suite, on parut avoir oublier les engagements pris et on le condamna à nouveau, secrètement, cette fois. Heureusement, le mal est réparable. Le cloître survivra en dépit de ceux qui ont juré sa ruine. Il doit survivre d'ailleurs, car sans cloître, une abbaye se conçoit elle ? Sans doute, il n'a rien de la majesté des cloîtres de la belle époque mystique, mais il est

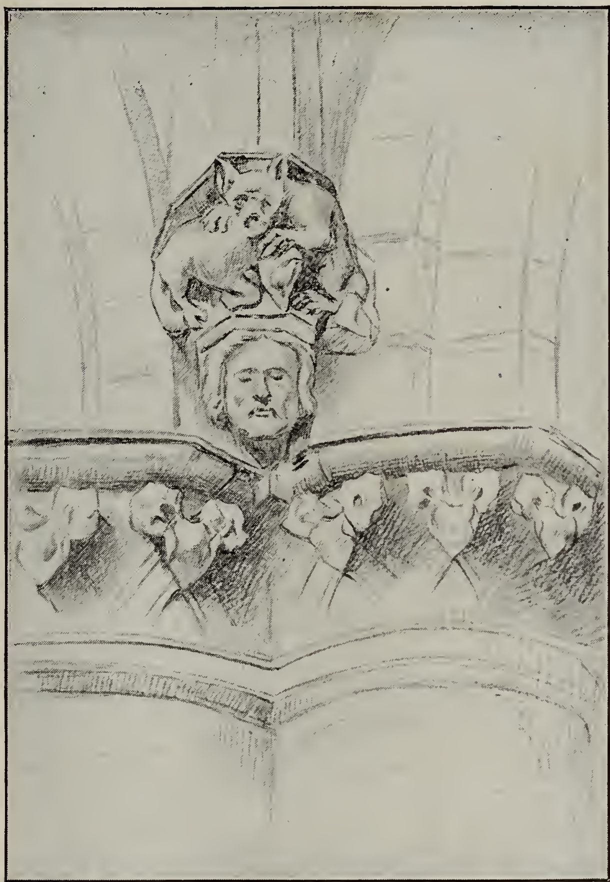
tel qu'il est, témoignage nécessaire et vrai d'une vie mystique qui pendant des siècles s'est exhalée sous ses vieilles arcades. Reconstitué dans les parties démolies, restauré dans les parties conservées, ne sera t-il pas d'un attrait plein de charme ?... Nous encastrerons sous ses voûtes les dalles vénérables qui recouvraient jadis les corps des abbesses, les pierres armoriées qui rappelaient la grandeur terrestre de celles qui dirigèrent ses destinées, les souvenirs divers qui émeuvent l'âme à la contemplation du passé ; dans son préau carré d'où l'œil n'aperçoit que l'infini de l'espace, nous retracerons les pelouses rectilignes, aux ifs taillés, aux bordures de buis toujours vertes, et nous attacherons aux fenêtres l'emblême fragile des glycines et des roses...

Mais voici un deuxième document qui nous laisse apercevoir une première et importante transformation. Nous le découvrons dans la *Chorographia sacra Brabantiae* de Sanderus, rééditée à la Haye en 1726. (fig. 12) L'abbesse Ernestine de Gand-Vilain est morte. Louise Deliano y Velasco lui a succédé en 1718 et conservera la crosse jusqu'en 1734. Ce fut elle qui donna le signal des grands travaux de construction. Les somptueux jardins Louis XIV avec leur fontaine jaillissante, leur quintuple étage, leurs pelouses géométriquement tracées, leurs ifs et leurs buis taillés, occupent la colline escarpée qui limite à l'ouest l'enclos et qui était si sauvage autrefois qu'elle servit de retraite à un ermite. La cour d'honneur est tracée, rectangulaire et spacieuse, entourée de bâtiments de style Louis XIV, simples d'allure, à part l'entrée, véritable monument à deux étages, avec fronton central et une longue succession de fausses niches. Vint Séraphine de Snoy, élue abbesse

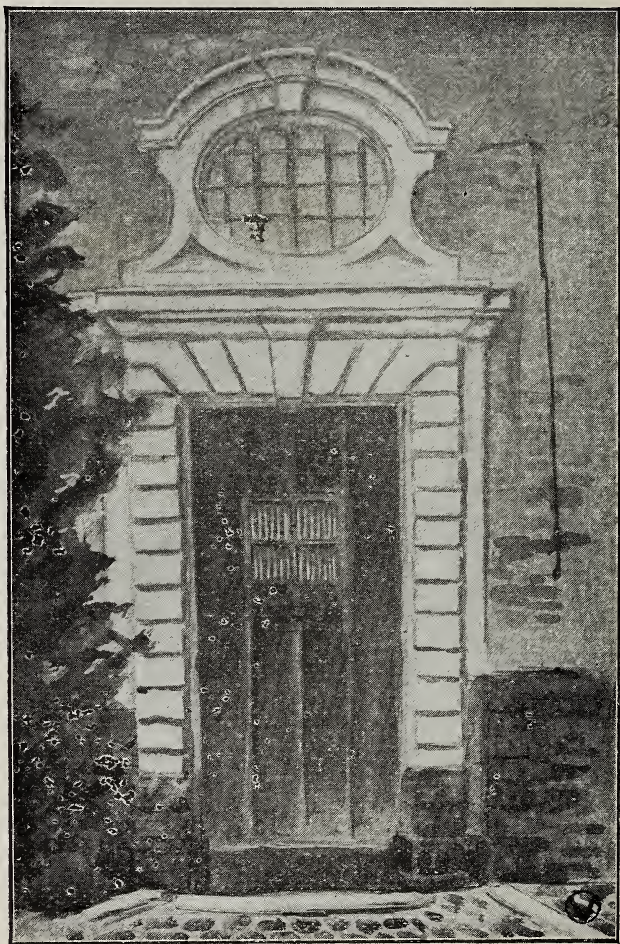



12. Vue panoramique de la Cambre, d'après la réédition de Sanderus. 1726 ( Voir les fig. 9 et 15 ).

en 1757, après la mort de Benoîte Anthony « la parcimonieuse », qui avait tenu serrés les cordons de la bourse et n'avait élevé qu'un seul bâtiment au millésime de 1741, orné de ses armoiries aujourd'hui effritées. Séraphine entra tout de suite dans la vie des grandes conceptions. Toutes les abbayes d'ailleurs étaient prises d'une fièvre de construction qui ne dut s'éteindre qu'à la Révolution. Villers, Orval donnaient le ton et les autres suivirent. La Cour d'honneur, telle que nous la voyons en ce moment, est l'œuvre de la grande abbesse, la 41[e] et la dernière des abbesses de la Cambre. Les édifices élevés par Louise De liano y Velasco furent transformés dans le style Louis XV et dans le fond de la cour s'élève avec une ampleur toute classique le palais abbatial dont l'imposte en fer forgé porte la date de 1760 ( fig. 2 ). L'entrée monumentale fut abaissée d'un étage, les ailes supprimées et remplacées par des constructions assez basses en forme d'hémicycle. L'aile avec arcades, érigée à droite de la cour, en 1728, fut maintenue ; de même l'aile qui lui faisait face. Seules, leurs entrées furent renouvelées ou déplacées, en tout cas rendues symétriques et pareilles, comme le commandait l'ordonnance architecturale d'alors. Au-dessus de l'entrée du bâtiment de droite, l'abbesse Snoy laissa subsister les armoiries de Louise Deliano y Velasco, la grande devancière, l'auteur du tracé même de la cour d'honneur, et au-dessus de l'entrée correspondante, aujourd'hui l'entrée du presbytère, elle encastra son propre écusson sur lequel, pourtant, elle ne fit figurer qu'un simple monogramme, sans doute par discrétion, car elle venait de placer ses armoiries au-dessus de la porte d'entrée de l'abbaye, ainsi que sur le palais abbatial, et elle se proposait de les



13. Chapiteaux et culs-de-lampe du bras droit du transept de l'église de la Cambre. (Vers 1400).



14. Une porte du XVIIIe siècle.

D'après une aquarelle de R. Van de Sande.

répéter dans la façade d'un bâtiment voisin de l'étang et dans le fronton Louis XVI de la chapelle Saint-Boniface.

On le voit, Séraphine de Snoy fit grandement les choses. Qui fut son architecte ? S'adressa-t-elle à Laurent-Benoît Dewez, le reconstructeur de bon nombre d'abbayes et d'églises collégiales au XVIII[e] siècle ? Rien ne nous permet de l'affirmer, car les archives sont muettes sur ce point.

*
* *

Le problème de la conservation et de la restauration de la Cambre n'est pas seulement d'intérêt historique et archéologique. Il présente aussi, et qu'on ne l'oublie pas, *un intérêt d'esthétique urbaine.* Ceux-là mêmes qui resteraient sourds à la voix touchante des souvenirs, qui se sentiraient insensibles devant ces vieilles pierres, dans lesquelles est gravée une partie de notre histoire, ne pourraient nier que le site de la Cambre est admirable entre tous, qu'il constitue un prolongement naturel, un complément indispensable de ces magnifiques étangs d'Ixelles que tout le monde admire. Peut-être est-il regrettable que dans la précipitation des arrangements nécessités par l'Exposition de 1910, on ait entouré l'enclos abbatial d'une lourde balustrade Louis XIV, méconnaissant ainsi sa liaison intime avec les étangs d'Ixelles et le bois de la Cambre. Peut être eût-il été souhaitable de ménager une transition heureuse entre ces différentes parties qui ont formé pendant des siècles un seul et même domaine, mais tel qu'il est, le site est superbe et les jardins étagés Louis XIV sont, pensons-nous, un dernier exemple de ces somptueux

jardins que les abbayes construisirent au XVIIe et au XVIIIe siècle.

***

Après le départ de l'Ecole militaire, en 1908, le problème de la Cambre se posa à l'attention des archéologues et des esthètes. Les projets les plus opposés furent agités. J'ai presque honte de rapporter l'avis de ceux qui estimaient qu'il fallait détruire de fond en comble ce qu'ils appelaient un ramassis sans nom de constructions vétustes et branlantes, qu'il fallait remblayer ce trou humide et malsain, y élever des maisons de rapport. D'autres, je m'empresse de le dire, étaient moins catégoriques et moins cruels, mais d'une façon générale, les démolitions projetées ou les transformations préconisées devaient infailliblement briser le cadre ancien et enlever toute signification aux constructions maintenues. Le 10 août 1909, une loi décida l'érection de l'église abbatiale en église paroissiale de Saint-Philippe de Néri, mais tant de ministères, tant de bureaux étaient mêlés à cette question de la Cambre qu'il parut même impossible, à un certain moment d'arriver jamais à une entente. On perdait de vue qu'il s'agissait, non d'une questlon intéressant tel ou tel ministère, telle ou telle administration particulière, tel ou tel service, mais une question d'intérêt général. On oubliait que l'enjeu de toutes ces discussions embrouillées était l'existence même d'un monument national.

Entre-temps, cependant, on veillait. En 1911, surtout, on mena une campagne active contre un projet officiellement adopté et qui était de nature à dé-

figurer la Cambre (1). Les journaux, la Société royale d'Archéologie, le Comité d'Etudes du Vieux-Bruxelles, la Société centrale d'Architecture appuyèrent cette opposition et on aboutit bientôt à des résultats heureux.

L'enclos de la Cambre est divisé en deux parties par une ligne qui le traverse obliquement, de part en part, dans le sens de la longueur. Une de ces parties, la plus petite, — deux hectares environ — est située sur le territoire d'Ixelles. Elle est parallèle à l'avenue Duray. L'autre partie, beaucoup plus étendue, appartient au territoire de Bruxelles. Elle comprend notamment la cour de l'ancienne Ecole d'application et les jardins étagés dont la terrasse supérieure effleure l'avenue De Mot Or, le projet stipulait que tous les bâtiments existants sur la parcelle appartenant à Ixelles, y compris le cloître, devaient être démolis. Seule l'église abbatiale serait maintenue. On y ajouterait même une tour et l'église, ainsi défigurée, deviendrait l'église paroissiale de Saint-Philippe de Néri. Le petit étang, communément appelé la « mare aux canards », serait agrandi et de plus, il perdrait sa forme rectangulaire pour devenir ovale. Le terrain environnant transformé en square serait laissé à la libre disposition du public. Comme voies d'accès à l'église, il y aurait, du côté des étangs, une voie nouvelle de 20 mètres de largeur, en pente de $0^{m}02$ environ par mètre, conduisant à l'entrée latérale nord

(1) Ce fut M. Demeuldre-Coché, alors conseiller communal à Ixelles, qui attira, le tout premier, notre attention sur ce projet, discuté en séance du Conseil communal le 28 septembre 1911.




15. Vue panoramique de la Cambre. Etat actuel ( Voir les fig. 9 et 12 ).

du temple ; de l'autre côté, c'est-à-dire du côté opposé, on construirait, à peu près dans l'axe de l'avenue de la Folle Chanson, un escalier par où on descendrait dans l'enclos. La partie située sur le territoire de Bruxelles continuerait à être affectée, comme par le passé, à l'usage de l'Institut cartographique militaire. Elle échapperait complètement à la jouissance publique. Les bâtiments entourant la cour d'honneur seraient conservés, ainsi qu'un édifice, fort long, qui limite, à l'est, la cour de l'ancienne Ecole d'application. Au bout de cet édifice, on construirait un nouveau manège, de manière à mieux séparer encore la partie laissée au public, vers Ixelles, de la partie réservée, comprise dans le territoire de Bruxelles. La grande entrée de l'abbaye ne serait pas non plus accessible au public, de même la cour d'honneur. Même plus, comme le bâtiment situé à gauche de cette cour devait servir de presbytère, on donnerait à celui-ci une sortie vers la place de l'église, par conséquent du côté opposé à la cour d'honneur. Quant à l'entrée principale de l'église, elle serait condamnée, et seules les entrées latérales nord et sud permettraient l'accès de l'oratoire (1).

Ce projet fut vivement combattu tant par la plume que par la parole. Il fut bientôt complètement revu. Tout d'abord on obtint que le manège, qu'on devait édifier au fond de l'enclos, ne le serait pas, que l'église serait maintenue dans son état traditionnel et ne serait pas défigurée par l'ajoute d'une tour, que la mare aux canards conserverait, elle aussi, sa

---

(1) Voir les plans reproduits dans *Tekhné*, numéro du 28 décembre 1911

forme ancienne rectangulaire ; ensuite que la construction transversale, sise à l'est de la cour de l'ancienne Ecole d'application, bien qu'archéologiquement intéressante, serait éventuellement demolie, si l'unification des jardins l'exigeait ; enfin, et ceci était un point capital, que le cloître, cette partie essentielle de tout monastère, ne disparaîtrait pas. Quant aux jardins étagés, on continua à discuter pour savoir s'ils resteraient du domaine exclusif du ministère de la guerre ou s'ils seraient rendus accessibles au public. On décida aussi que la petite chapelle, consacrée jadis en l'honneur de saint Boniface et sise à gauche de l'avenue Duray, quand on s'achemine vers le Bois, serait démolie, pierre par pierre, et reconstruite dans l'enclos même de la Cambre.

Telles étaient les décisions prises quand la grande guerre éclata. La pauvre abbaye fut occupée par une troupe ennemie et pendant plus de quatre années, sans protection, sans défense, se dégradait à vue d'œil. Son église et son cloître surtout étaient lamentables à voir. L'eau passait à travers la toiture, comme à travers un tamis, et comme on avait besoin de bois pour faire du feu, on arracha brutalement la charpente du cloître. Aujourd'hui rien n'est fait et rien encore ne semble irrévocablement décidé. Si l'on ne vole pas tout de suite au secours de l'église et du cloître, ces parties, les plus anciennes et les plus vénérables, seront irrémédiablement perdues. C'est vers elles que notre attention doit se tourner tout d'abord, car il importe de courir au plus pressé et de sauver ce qui est en détresse. On discutera ensuite les questions moins urgentes, et si toutes les administrations intéressées placent bien haut au-dessus de leurs

intérêts particuliers l'intérêt général, les obstacles crouleront et la Cambre ressuscitera glorieuse (1).

*
* *

La belle civilisation qui s'est épanouie en Belgique a parsemé son sol de monuments splendides. La vie politique y a créé de superbes hôtels de ville. la vie économique des halles magnifiques, la vie religieuse des églises grandioses et des monastères remarquables. Les guerres nombreuses qui ont dévasté notre territoire ont anéanti bien des trésors ; la guerre récente a ravagé mainte ville : Dinant, Visé, Louvain ; Dixmude, Nieuport, Ypres ne sont plus que des ruines. Est-il étonnant qu'après tant de désastres et de sauvages destructions, nous nous attachions plus passionnément que jamais à ce qui a échappé, souvent comme par miracle, à la dévastation générale ?

L'évolution de Bruxelles-Capitale a nécessité le sacrifice de mainte construction. Plusieurs églises ont été démolies, des quartiers entiers ont disparu sous la pioche des démolisseurs, tous nos couvents, tous, absolument tous, ont été volontairement anéantis. Il reste une vieille demeure monacale, jadis située en pleine campagne, au milieu des bois, aujourd'hui encerclée de maisons. Elle est la seule survivante

---

1. Depuis la rédaction de cet article, des mesures favorables à la conservation de la Cambre ont été prises. A l'initiative de M. H. Carton de Wiart, premier ministre, les Chambres ont voté un crédit de 325.000 francs pour la restauration de l'église. La Ville de Bruxelles et la Commune d'Ixelles ont voté également une part d'intervention de 100.000 francs, et tout fait espérer que la Province votera à son tour un subside du même import.

d'une série d'abbayes dont le moyen âge entoura la ville de Bruxelles.

Ses amis, constitués en *Ligue*, veilleront sur elle comme sur un précieux héritage. Les pouvoirs publics les encouragent et les soutiennent. Ils réussiront. Grâce à l'appui éclairé des hautes personnalités qui président aux destinées de l'Etat, de la Province, de la ville de Bruxelles et de la commune d'Ixelles, grâce au zèle vigilant de tous les ligueurs qui forment autour du monastère une garde d'honneur et une milice de défense, l'abbaye de la Cambre, illustre par ses saints, émouvante par ses souvenirs, belle par son architecture, grandiose par son site, retrouvera sa splendeur d'autrefois. En la restaurant, on restituera au pays une de ses gloires et à la Capitale un fleuron d'incomparable beauté.

